

AU CŒUR DE LA WALLIFORNIE

Reportage EN WALLIFORNIE | Texte THOMAS E. FLORIN
Photos FRANÇOIS GRIVELET

Ça ressemble à une bonne blague belge et pourtant des technocrates freaks l'ont quand même fait : transformer la Wallonie, ce petit bout de terre francophone de Belgique, en Silicon Valley bricolée. Afin de comprendre comment un jeu de mot avait le mérite d'en dire plus long sur la marche du monde, l'économie et l'urbanisme moderne que n'importe quel autre storytelling politique, nous sommes aller vérifier à quoi ressemblait ce rêve wallyfornien.

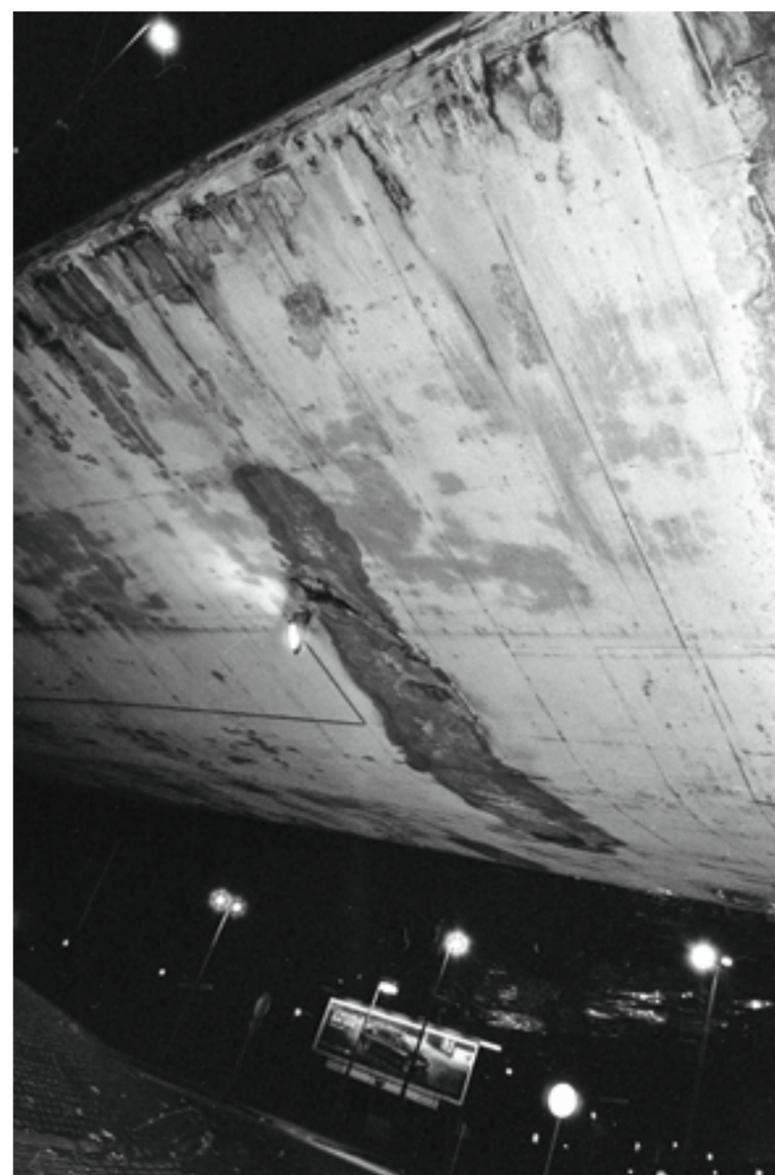




Monsieur Pecker, avec ses airs de Georges Pernoud, devait plier mes oreilles en deux pour passer ses ciseaux sans risquer de me les tailler en pointe. Son échoppe de coiffeur, au milieu de la rue de la Clef, dans le Vieux-Lille, faisait face à des immeubles vétustes d'un noir charbon dont les pas-de-porte abritaient le plus souvent de très anciens bars à pute. Des impressions du Lille de ma petite enfance remonte aujourd'hui le souvenir d'un monde révolu : celui de la désindustrialisation. Vingt ans plus tôt, la ville était encore à genoux, mais son salut viendrait d'outre-Manche : le tunnel qui passait sous la mer amènerait bientôt ces touristes anglais qui transformeraient la capitale du nord en une escapade shopping ; coffee house, boutiques de déco et marques de luxe françaises, attendant patiemment la fermeture de Monsieur Pecker et ses congénères pour gommer le charbon et faire de la rue une artère branchée du quartier. Huit ans après l'entrée en gare du premier Eurostar et ainsi replacée sur la carte européenne des pôles économiques et attractifs, Lille devenait "capitale européenne de la culture", attirant au passage nombre de cadres des secteurs du tertiaire. Pourtant, en 2015, sur 61 % de taux de participation aux élections régionales, Marine Le Pen récolta 42 % des voix avec un programme anti-européen, les bulletins provenant amplement de ces ombres du passé qui traversaient le pays noir de mes 4 ans.

La Wallonie connut les mêmes affres que le Nord-Pas-de-Calais. Heureusement, son programme de mutation est autrement plus impressionnant. Le plat pays, dont le peu de relief est formé par des terrils si nombreux qu'ils dessinent un paysage vallonné entre Bruxelles et Charleroi, a subi une transmutation dans le tréfonds des années 80 jusqu'à devenir... la Wallifornie. Le ciel bleu et les hibiscus, les lauriers roses et les surfeurs, les gourous New Age drapés traversant des allées de palmiers où des filles en bikini font du rollerskate vintage à l'aide de Walkman Waikiki... La Wallifornie, c'est le rêve de l'homme en phase avec son époque, celui qui voudrait monétiser en milliards une petite idée qui permettrait de repousser un peu plus loin la frontière de l'intimité,

pouvoir organiser des Big Raout grâce aux revenus du Big Data, conduire un cabriolet allemand avec un iPhone incrusté dans la main droite. Comment ne pas prendre la Californie comme modèle, elle à qui nous devons tout : le New Age, le psychédéisme, Hollywood et Disneyland. L'Éden du XXI^e siècle ne semble pas être autre part et, bien qu'il soit construit sur une faille qui la fera disparaître en un clignement de paupière, la Wallonie court après cette presque terre engloutie avec enthousiasme. Pourtant, ce cher pays, notre voisin, rencontre son lot de difficultés pour parachever sa transformation : ici, la majorité de la population

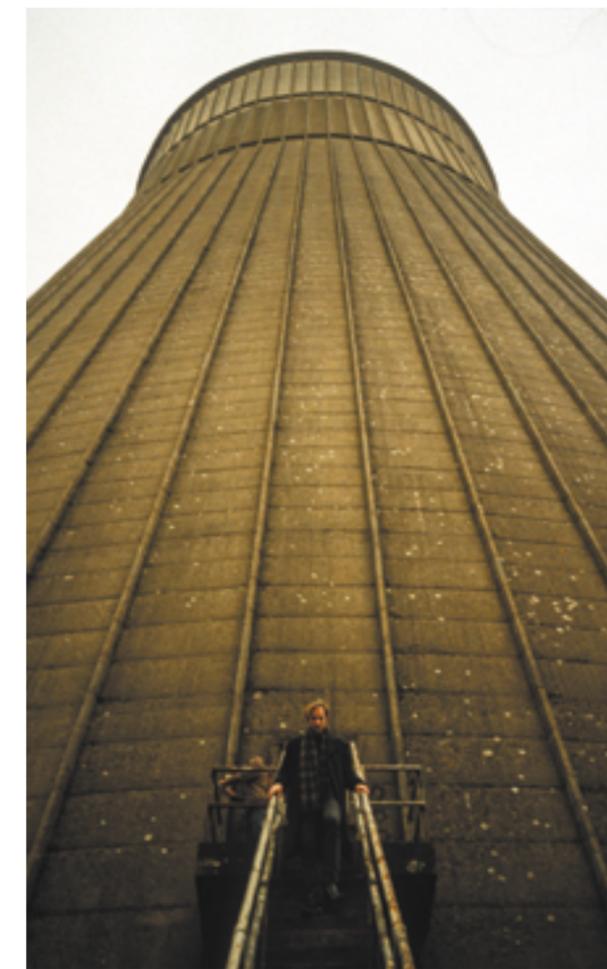


était jadis ouvrière, aujourd'hui les universités manquent et, historiquement, l'économie n'a jamais été celle du tertiaire. Mais qu'importe : sur les champs de ruines de l'ère post-industrielle, les pouvoirs publics passent un coup de cosmétique et érigent des tours toujours plus hautes pour faire sortir du poudingue (un sédiment détritique qui fait un très bon ciment naturel) la Wallifornie future, terre promise à ceux qui possèdent un avenir dans l'avenir.

Charleroi, ce n'est pas le Far West

Notre premier arrêt en Wallifornie sera Charleroi, aujourd'hui rebaptisée San-Carolo ou Carolywood, et où l'on trouve un ancien décor naturel digne du *New York 1997* de John Carpenter. À moins que ce ne soit *Il faut sauver le soldat Ryan*. En 2014, à la suite d'une invitation à participer au festival Livresse, nous avons fait le chemin du retour vers la gare, une caméra à la main, tentant de capturer dans la nuit les bâtiments éventrés au bulldozer et ce charmant cinéma laissé à l'abandon au profit de quelque sans abris enroulés dans l'écran blanc. Pourtant, la Wallifornie pointait déjà le bout de son nez quand, arrivés dans la gare, nous tombions nez à nez avec un orchestre country, tout banjo dehors, rythmant en shuffle le départ des travailleurs en route pour Bruxelles.

Deux ans plus tard, nous faisons donc le chemin inverse avec François Grivelet, photographe, en espérant retrouver ce beau cinéma. À sa place rien. En remontant quelques rues, nous nous retrouvons face à un trou. Un trou. Un trou de quinze mètres de profondeur et presque deux kilomètres de circonférence. Pour percer le mystère de la Wallifornie, nous avons rendez vous avec Georgios Maillis, bouwmeester de la ville, littéralement l'architecte orchestrant l'ensemble des rénovations urbaines de ce petit bout de terre. C'est justement face à cet abysse urbain, futur emplacement d'un nouveau mall, que Georgios s'est assis



“La plus grande place de Charleroi est un rond-point.” (Georgios Maillis, architecte de Charleroi)

en terrasse pour nous décrire le Charleroi d'aujourd'hui et raconter celui de demain.

L'homme, désormais au milieu de sa trentaine, s'était pourtant promis de ne jamais remettre les pieds dans sa ville natale. Comme beaucoup de jeunes Carolos, Georgios s'était enfui de Charleroi à 18 ans, aidé en cela par le fait que la ville ne possède aucune université. Le poste d'architecte officiel de la ville, il l'a finalement obtenu en 2013 suite à un appel d'offres, grâce à une note d'intention sur l'échange et une équipe composée d'un artiste-graphiste, d'une urbaniste et d'une paysagiste. Leur première mission : redéfinir l'identité de Charleroi... Son identité graphique : “*Si tu tapes Charleroi sur Google, qu'est-ce que tu vois? Des photos de merdes. Donc on a lancé un concours et missionné trois photographes pour reprendre*

“Certains familles connaissent leur deuxième génération de chômeurs.” (Denis Dargent, journaliste)

des clichés de la ville. Puis nous avons aussi créé un logo.” Dans la société du désir, même les villes doivent être... désirables. “Ici, 70% des postes ne sont pas occupés par des Carolos. Les gens viennent travailler à Charleroi, mais ne veulent pas y vivre.” Charleroi, ville récente, n’était qu’un fort avant que l’industrialisation n’en fasse le réseau ferré le plus dense d’Europe et que l’immigration, essentiellement italienne, ne donne un coup de boost à la courbe démographique. Seulement voilà, dans les années 80, patatras!, les usines ferment et “Charleroi n’ayant jamais eu de banque, le capital part avec les investisseurs”. Privé des industries ayant enrichi le pays au XIX^e siècle, tous les défauts urbains de la ville ressortent au grand jour : peu d’histoire et donc aucune des logiques urbaines propres aux vieilles villes européennes. Charleroi est une succession de quartiers non reliés les uns aux autres, et où il n’existe aucune ballade. “La ville a été taillée pour la bagnole. C’est significatif: la plus grande place de Charleroi est un rond-point.” Les villes et les civilisations aiment s’installer dans la longueur : comme la rivière trace son lit, le temps et les mœurs permettent de dessiner le cheminement de leurs rues et leur organisation des villes. Sinon, c’est la ville optimisée, l’américaine métropole. C’est ce modèle qui faisait autorité aux sorties de la guerre chez les architectes qui redessinaient inlassablement Charleroi, cité qui n’avait détruit ses remparts qu’en 1867. “Le fantasme américain remonte à loin en Wallonie, rajoute le maire de Charleroi. Jean Yernaux, l’un des architectes principaux de la ville, voulait en faire le ‘petit Manhattan’. Il faut voir ses dessins : d’un trait, il détruisait la moitié de la ville pour y installer notre ring, un périphérique imaginé pour une cité qui devait voir son nombre d’habitants augmenter. Seulement, au moment où il pensait que ça allait arriver, les industries ont périclité et la population à commencer à baisser.”

Ruée vers l’or vs ruée vers le charbon

Fortement influencé par l’ouvrage de l’architecte néerlandais Rem Koolhaas, *New York délire*, Charleroi et la Wallonie n’en finissent jamais de regarder plus à l’ouest. Encore aujourd’hui, les projets urbains présentés par Georgios Maillis font directement référence à l’urbanisme américain : les cinq grands événements de la ville sont nommés Charleroi Big Five, le centre est renommé District Center, une résidence s’appellera



COSMÉTIQUE
Charleroi a été élu ville la plus laide du monde en 2009 par un journal Hollandais. Depuis, elle oscille entre travaux cosmétiques et revendication de sa disgrâce.

bientôt Apollo, on construit des River Towers et un Left Side Business Park. Dans un pays bilingue, pourquoi imposer un troisième lexique à la population ? Est-ce pour attirer ces multinationales qui feront de la Wallonie cette Silicon Valley de rêve ? “Nous sommes en contact avec certaines d’entre elles, mais elles attendent de voir comment la ville évolue.” Surtout, pourquoi cette référence continue à l’Amérique quand l’histoire et la géographie en sont si différentes et que la ruée vers le charbon ne fut pas la ruée vers l’or ? “C’est vrai que dans l’imaginaire collectif, le chercheur d’or regarde vers le ciel pour faire briller sa pépite. Ici, les mineurs étaient sous terre, confondus avec leurs ombres. Ce mouvement vers le ciel se retrouve dans leur architecture [“Figurez-vous qu’elle est debout leur ville, absolument droite.” disait Céline dans *Voyage au bout de la nuit*, NdA], dans les westerns. En Wallonie, l’homme est courbé, tellurique. Ce qui nous rapproche, c’est cette envie de se relever, reprendre notre destin en main.” Regarder les tours trouer le



ciel pour ne plus voir les mines qui emmenaient les hommes sous terre, est-ce de cette manière qu’on efface la souffrance ?

Le concept wallonien trouve sa source ici : face à une situation économique catastrophique, les politiciens wallons des années 80 ont trouvé une histoire pour le futur et créé le mot Wallifornie pour désigner deux success stories bien de chez eux : d’une, l’augmentation inattendue du prix des terrains agricoles au nord de Bruxelles sous l’influence de l’extension de la ville, et de deux, l’émergence d’une sorte de Berkeley qui fera sortir de terre une ville par la simple force d’une université. Premices du concept à l’époque de la win, la Wallifornie fait son bonhomme de chemin jusqu’à ce qu’aujourd’hui son émergence repose sur les épaules d’une nouvelle classe : les ICC, ou Travailleurs des Industries Créatives et Culturelles. À Charleroi, la volonté de Wallifornie semble descendante, soutenue en cela par de grandes rénovations urbaines ainsi qu’un appui systématique aux initiatives culturelles de la ville. Si la manœuvre se veut impressionnante, c’est que Charleroi est encerclé par son passé douloureux, l’ensemble des friches industrielles à l’abandon étant visible depuis le centre.

En ce soir d’octobre 2015, Denis Dargent, charmant journaliste accompagné de sa femme, nous offre gracieusement deux tours de ring en pleine nuit. Dans le sens inverse des aiguilles d’une montre, c’est toute la cité industrielle, cachée dans la pénombre, que l’on devine sur notre droite. Sur la gauche scintille au loin la tour de police fièrement créée par Jean Nouvel. Sorte de Bat-Signal éclairant la nuit Carolo ; l’œil de la police veille, symbole important dans une ville où la violence et l’insécurité ont prospéré sur le terreau d’un taux de chômage avoisinant les 20 %. “Certains familles connaissent leur deuxième génération de chômeurs”, nous raconte Denis. Sa propre femme connaît des difficultés à retrouver un emploi,

elle qui est une fille d’immigrés italiens que l’on a fait venir dans ce pays quand le besoin de main-d’œuvre s’avérait trop pressant. La situation du couple n’a rien d’exceptionnel : même scène le lendemain chez un autre qui nous accueille à Liège, Madame s’excusant de ne plus pouvoir partager notre whisky, car “demain elle a un entretien d’embauche, le premier après des années”. En attendant, nous ne dormons pas encore à Liège, mais à Charleroi, chez Shanty.

Des ruines et des shootings de mode

Shanty est un français d’origine maghrébine qui a ouvert à Charleroi un bed & breakfast d’un genre un peu spécial. Complètement hippies, les fresques indiennes chez lui côtoient l’odeur du shit qu’il fume sans discontinuer. Sa maison accueille des gens de passage sur deux étages et un bar clandestin en rez-de-chaussée. L’auberge idéale pour se réveiller le lendemain avec l’impression d’être enroulé dans une tranche de mortadelle. Après le marché où se vendent vivants tous les animaux de la basse-cour, Shanty nous fait marcher quatre heures durant dans les fameuses friches aperçues la veille depuis le périph’. Complètement raide, notre hôte nous balade d’un point abandonné à un autre dans une euphorie totale. Il faut reconnaître à ses espaces une force d’envoûtement. Comme avec le Colisée ou les pyramides, la folie de l’homme ne s’admire vraiment qu’une fois la civilisation disparue : transformer ce bout de rien en forteresse de tôle et d’acier, redoubler d’ingénierie pour optimiser ces infrastructures... On doit bien reconnaître une beauté



“La Wallifornie, c’est ça, c’est la culture bling-bling américaine.” (King Lee, rappeur)



triste à la course acharnée des hommes vers le profit. Le plus drôle, c’est que toutes ces ruines sont devenues chics : nombre de photographes et artistes en tous genres les explorent, ici pour un shooting mode, là pour poser un graff, d’autres seulement pour écluser des bières dans un cadre post-apocalyptique. Shanty rêve à voix haute au milieu d’un ancien réacteur de refroidissement, imaginant installer ici un restaurant organique, là une salle de spectacle, réagencant l’espace en villages dédiés à la culture. “Avant, c’était le foot, et désormais c’est la culture”, nous avait prévenus Denis Dargent la veille. Car oui : que faire des ruines? Des salles de concerts, des musées ou des studios et ateliers d’artistes. Charleroi serait-elle en passe de devenir une sorte de banlieue bruxelloise branchée, un Detroit à l’européenne investi par les pionniers de l’hipsterisme wallon? L’humour carolo désigne la ville comme barbu-compatible et comment ne pas y penser en voyant les t-shirts “Son of Baraki” (le Baraki étant plus ou moins l’équivalent du Boloss français), les cartes postales San-Carolo et nombre de détournements autour de Marc Dutroux, le citoyen le plus connu de la région.

Welcome to Los Angeliège

Pour l’aider à cheminer droit devant, la Wallifornie repose sur ses deux pieds : l’un est une action culturelle dont le but est d’érotiser les villes, l’autre est une mise en avant des bâtiments commandés à des architectes de renom international. Sur ces deux pieds, la Wallifornie cherche à atteindre son renouveau économique au travers du tourisme et des nouvelles technologies. Cette mutation devient plus claire à mesure que nous évoluons dans Liège, ou Los AngeLiège de son nom wallifornien. Liège, nous nous y étions rendu au printemps dernier, invités par le magazine alternatif C4 dont le rédacteur en chef, Gregory

Pacson, nous avait fait découvrir le concept de la Wallifornie au pied de la gare Liège-Guillemins, sorte de super aile futuriste — elle est visible dans le blockbuster *Les Gardiens de la galaxie* — inaugurée en 2009 en présence de son architecte Santiago Calatrava Valls. Cette gare disproportionnée fait face à une nouvelle tour des finances qui, comme la tour de police de Jean Nouvel à Charleroi, se voit depuis une grande partie de la ville. “Avec ça, t’es pas prêt d’oublier de payer tes impôts”, fait très justement remarquer François en la découvrant.

“La Wallifornie, c’est ça, c’est la culture bling-bling américaine.” Cette sentence est celle de Pavé, dit King Lee, rappeur Liégeois qui a menacé la Wallifornie dans l’un de ses albums. “Les deux derniers symboles de cette tendance, ce sont le super show Carbone Cabaret de 600 000 euros, soit un ‘spectacle populaire avec un peu de tout’, comme disent les politiques, et l’inauguration en son et lumière de la tour des finances où les gens se rendaient pour dire bravo à ceux qui leur pompent leur fric.” Le cas de Liège est pourtant très différent de celui de Carolywood — pardon, Charleroi. Contrairement à cette dernière, ici les anciennes industries se trouvent à l’extérieur d’un centre-ville historique, et les populations ouvrières habitent dans les banlieues. “Dans les années 70, il existait déjà une scène culturelle, explique Gregory Pacson, quand à Charleroi il n’y avait que le football pour intéresser les gens.” Forte de son identité et son histoire, la transformation de Liège se fera donc de manière plus sporadique. On y construit ici et là de nouveaux bâtiments “dont le but est de nous donner une chouette image par hélicoptère”. Et puis, les commerces se transforment. “Si le paradigme wallifornien vient d’en haut à Charleroi, ici il est vraiment porté sur le terrain par les ICC qui désirent ce changement. Certaines rues sont même une vitrine directe pour leurs gale-

SONS OF BARAKI

Mot typique de la région, le Baraki est originellement celui qui est “dans la baraque” (à frite?), un forain. Mais l’amour international pour les gens du voyage en a fait l’insulte ultime pour désigner le beauf wallon typique.



ENSEIGNE PUBLICITAIRE

En se faisant face, la tour Paradis et la gare des Guillemins plongent le voyageur dans le Liège wallifornien rêvé. Pour preuve, cette gare et la seule du monde à dire “bienvenue” quand vous en passez les portes principales, soit au moment où vous allez quitter la ville.



ries, leurs petites boutiques tendance, leurs bars à vins.” À cela on pourra encore ajouter des restaurants, dont un spécialisé dans le pastrami où des filles tatouées vous servent de grands sandwiches à 13 euros en vous appelant “les garçons” mais tout en travaillant pour l’agence de graphisme cachée à côté des toilettes. Loin de combattre la Wallifornie, le magazine C4 tente de s’en emparer. “Car s’emparer de ce terme, c’est s’emparer de la conversation sur le futur, témoigne son rédacteur en chef. Il faudrait être dingue aujourd’hui pour dire qu’on peut continuer à vivre comme dans le passé, donc on le revendique haut et fort : une autre Wallifornie est possible. Ce qui est amusant, c’est que la seule chose qu’ont retenu les pouvoirs publics de la Silicon Valley, c’est le mythe du gourou californien. Mais ce qu’ils n’ont pas compris, c’est que la créativité tant recherchée était présente en Californie grâce à son histoire. C’est complètement artificiel d’essayer de la faire émerger, ici, comme ça, par la simple force de l’esprit.” Difficile de donner tort à Gregory : sur les milliers de start-up montées en Wallonie, une seule a vu son fondateur s’envoler pour San Francisco, Storylife, dont on serait bien incapable de vous expliquer le concept.

Planplan Marshall

En traversant les quartiers bas et moyenâgeux de Liège où quelques lycéens se réfugient pour se rouler des joints ou des patins, on ne peut que penser au fait que cette Wallifornie, pays imaginaire embrassant avec enthousiasme le modèle américain, n’était possible que dans un pays qui peut paraître tout aussi imaginaire quand on considère que sa jeune histoire débute en 1830. Il est plus difficile d’imaginer, au regard du rejet du plan Marshall par exemple, un politicien français dire avec autant de clarté à ses concitoyens : “Nous allons faire de votre pays l’Amé-

rique!” Quand nous lui faisons la remarque, Gregory nous coupe : “Il te manque une info : le plan de rénovation de la Wallonie s’appelle le... plan Marshall. Nous avons eu le plan Marshall 1, puis le 2, le vert quand les écologistes sont passés au pouvoir, et maintenant nous en sommes au 4.0, sans être passés par le trois, pour donner un sentiment d’accélération aux gens.”

Dans un pays que l’on voit se scinder en deux, la Wallifornie ne pose pas la question de l’identité autrement que par l’identité graphique, y répondant en créant des logos et des bâtiments bientôt disponibles sur Google Image et Google Earth. La Wallifornie est donc une marque, et non un endroit où vivre. Elle est moderne car elle se cantonne au paraître, et crée une couche de fiction pour ces hommes et femmes dont la souffrance, elle, n’est pas en carton-pâte. La Wallifornie est la quintessence d’un paradigme mondial ou rien n’a d’existence, car tout est remplaçable, tant que cela reste en faveur de la croissance économique. Combien de citoyens wallons seront laissés sur le banc de touche de la révolution wallifornienne? Où mettra-t-on ces gens qu’on a arrachés à leur terre natale pour les faire crever dans des mines et les épuiser sur les chaînes de montage au profit d’un capital “qui n’a pas d’attache émotionnelle avec le territoire”, comme le rappelle Georgios Maillis? Et que penser de l’objectif ultime de toute cette mascarade, à savoir motiver la domiciliation de Google et Facebook, quand on sait que ces entreprises sont systématiquement condamnées par l’Union européenne pour non-paiement de leurs impôts?

Espérons seulement que, comme avec le cocktail du petit Grégory dans le film *C’est arrivé près de chez vous*, une fois la Wallifornie dissoute dans son verre d’eau, il en émergera quelque chose. Quelque chose que l’on avait essayé de noyer jusque-là ●